

Joe Plaskett

Marie-France O'Leary

Number 63, Summer 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57989ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

O'Leary, M.-F. (1971). Joe Plaskett. *Vie des arts*, (63), 68–69.

JOE PLASKETT

Propos recueillis
par Marie-France O'LEARY

Q. — Joe Plaskett, pouvez-vous nous relater l'évolution de votre peinture ?

R. — Des années 40 aux environs de 1954, c'est l'abstraction qui domine dans ma peinture.

En 1947, j'ai étudié avec des maîtres abstraits à San Francisco où séjournèrent plusieurs peintres de l'école de New-York. Après la guerre, l'art était en gestation aux États-Unis, du fait de la venue de grands maîtres européens en Amérique; des confrontations entre tous les artistes présents existaient et c'était un foisonnement des plus intéressants. Après quelques mois à San Francisco, je suis allé étudier à New-York avec Hans Hoffmann. Je subis très nettement son influence. Il nous enseignait à regarder la nature dans ses moindres détails. Ce n'était pas une recherche purement abstraite de la nature, mais une observation concrète, poussée de plus en plus loin, travail qui avait toujours lieu devant un modèle, quête de la réalité, des formes, de leurs couleurs et de l'espace. C'est ainsi que, par réaction, beaucoup d'élèves sont revenus au figuratif. Il en fut de même pour moi : j'ai découvert que, de nature, je n'étais pas un abstrait.

Q. — Que cherchez-vous à exprimer par votre peinture ?

R. — Je cherche à exprimer mes émotions devant les merveilles du monde. J'ai traduit cette vision par un autoportrait, **Peintre émerveillé devant le monde**, qui est actuellement à la Galerie Nationale du Canada. Il est pour moi essentiel d'avoir l'esprit disponible et de regarder le monde avec des yeux en éveil, comme s'il s'agissait constamment de la première fois.

Q. — Et vous croyez que cet éveil peut toujours se traduire à l'intérieur d'un tableau ?

R. — Je suis de nature optimiste et je ne crois pas à la fin de la peinture. Pour moi, l'art est éternel et non pas seulement contemporain : il a sa continuité dans le temps. Je pense qu'il y a toujours des découvertes à effectuer.

Q. — Comme celles de la nouvelle peinture ?

R. — Je comprends l'excitation de ceux qui réclament toujours une nouvelle peinture mais cela n'exclut pas

Autoportrait, 1961



pour autant ce que je qualifie de vraie peinture. Je me nourris de la grande tradition de la peinture. C'est là où je trouve mon inspiration, sans toutefois fermer les yeux à ce qui se passe maintenant. Je me sens cependant dépassé par les recherches actuelles, et il serait vain que je me mette à la page scientifique et technologique. J'ai à l'intérieur de moi un jardin secret que je désire exploiter. Je laisse aux jeunes artistes le soin de faire leur révolution.

Q.— Est-ce à dire que vous n'êtes pas d'accord avec cette nouveauté ?

R.— Toutes les tendances sont valables. Pour moi l'abstraction ne succède pas au figuratif; chaque forme d'art enrichit l'autre. Je considère qu'il y a encore à apprendre de grands maîtres comme Raphaël et Rembrandt. Je refuse cette idée actuelle comme quoi il faut absolument être dans le vent et rejeter en bloc le passé.

Q.— Pour vous peindre...

R.— Pour moi peindre est un acte d'amour et non la formulation d'un

raisonnement intellectuel. Cet acte peut conduire à un délire extrême de l'être ou demeurer intime. Je qualifierais ma peinture d'intimiste. La création est importante et demeure mystérieuse.

Q.— Je remarque dans votre atelier un monde d'objets fantaisistes et attachants que l'on retrouve dans vos tableaux. Sont-ils très importants pour vous ?

R.— Je m'entoure d'objets que j'achète au marché aux puces. J'en collectionne actuellement plusieurs en terre cuite parce que c'est une matière qui me touche. Je trouve cependant que rien ne vaut le modèle vivant. Ainsi dans certains tableaux, je suis plus tenté par le portrait et dans d'autres par l'ambiance.

Q.— Pourquoi avoir choisi Paris comme domicile ?

R.— Pour toutes les raisons que l'on connaît mais aussi pour des motifs personnels : vivre à Paris m'inspire énormément. Malgré l'état de la peinture actuelle, ici, il y a un tel apport que ce que je vois extérieurement me permet de me renouveler intérieurement. Après avoir passé cinq ans au Canada, je suis revenu à Paris aussi enchanté, aussi émerveillé qu'il y a vingt ans. Toute la tradition existe encore au cœur de la cité : je pense au rythme de vie des gens dans la rue, dans les cafés, dans les marchés. Je déteste le conditionnement qu'apporte à l'être humain le développement technologique. Je ressens au centre de Paris la vie telle que célébrée par les peintres impressionnistes. Or, on ne peut pas trouver ce phénomène au Canada, du moins pas avec la même force qu'ici.

Q.— Votre inspiration ne serait donc qu'européenne ?

R.— Non, mon inspiration n'est pas essentiellement européenne. Elle est issue des deux continents. Je possède un côté romantique. J'ai de tout temps aimé le romantisme et ce qu'offre à l'imagination le pittoresque de l'Europe. Je fus longtemps enthousiasmé par Venise, les villes gothiques et les ruines de l'Antiquité. J'ai d'abord aimé Paris pour cette raison. Mais je demeure fidèle au Canada où les grands espaces m'exaltent. J'ai tendance à fuir le monde

moderne. L'on peut être moderne et contemporain et aimer peindre une belle femme : il n'y a pas d'âge pour ce désir. Il est évident qu'il existe une certaine beauté dans le monde contemporain qui peut inspirer des artistes mais je n'en suis pas. Je garde ma personnalité sans nier aux autres leur enthousiasme.

Q.— Et vous appréciez les formes peintes par vos jeunes contemporains ?

R.— Je peux aimer certaines expériences de la jeune peinture quoique je ne sois pas très au courant. Quelques-unes de ces recherches me séduisent mais elles demeurent pour moi autre chose que de la peinture. Elles me semblent un langage qui parle à l'oeil mais non à l'âme. C'est un art assez léger, et de temps en temps l'on peut apprécier la légèreté.

L'art maintenant change si rapidement que l'on a tendance à tout accepter et je déplore le côté mode de la jeune peinture. Plusieurs cherchent à épater, à faire sensation mais, peut-être, l'art a-t-il besoin de ces essais pour se renouveler. Pour ma part, j'admire plus des peintres comme Balthus et Jean-Paul Lemieux. Il est évident que l'on trouve des jeunes dans les mêmes lignes qui sont aussi originaux.

Q.— Mais vous-mêmes, avez-vous l'impression de découvrir des formes nouvelles à l'intérieur de vos recherches picturales ?

R.— Il n'y a jamais de fin à une exploration en peinture. J'aime penser que je suis toujours un jeune étudiant en peinture. Le danger, c'est de tomber dans une formule. Je commence avec un motif et j'ignore ce qui va se passer. Je n'ai pas de formules. Chaque tableau est une aventure nouvelle.

Q.— Avez-vous des expositions en cours ?

R.— J'ai exposé, l'an dernier, sous les auspices de l'Ambassade du Canada en Allemagne. Je prépare, pour le mois de mai prochain, une exposition à la Galerie Waddington, de Montréal.

Q.— Et à Paris ?

R.— À Paris, je préfère rester anonyme et y vivre dans la joie.

(English Translation, p. 96)



Intérieur. Paris. 1958.
(Phot. Gauvin).